



Le discours multiculturel dans les livres québécois pour la jeunesse des années 1990

—Claude Romney

Introduction

Les années 1990 ont vu paraître au Québec un foisonnement de livres pour la jeunesse présentant comme personnages aussi bien des enfants et adolescents issus de familles d'immigrés de fraîche date, c'est-à-dire souvent nés eux-mêmes à l'étranger, que des adultes également originaires d'autres pays. Cette caractéristique n'est évidemment pas le fait du hasard: elle reflète la réalité démographique du Québec à la fin du 20^e siècle, où les milieux urbains surtout comprenaient (et on pourrait dire « comprennent », car il est évident que le changement récent de millénaire n'a pas eu pour résultat une modification subite et radicale de la population) des communautés ethniques et culturelles qui n'étaient pas ou ne sont pas « québécoises pure laine ».¹

Les jeunes immigrants au Québec et la LEJ

En ce qui concerne le public des jeunes d'âge scolaire à qui les livres en question sont destinés, les

statistiques de l'éducation publiées par le ministère de l'Éducation du Québec (Gouvernement du Québec, 2000) fournissent des renseignements utiles. En 1998–99, environ 7,5% des jeunes scolarisés au Québec avaient comme langue maternelle une autre langue que le français ou l'anglais et à peu près la même proportion était de langue maternelle anglaise, tandis que le reste (environ 82%) avait le français comme langue maternelle. Si l'on examine le lieu de naissance des jeunes qui recevaient leur enseignement en français dans l'ensemble de la province, on constate que seulement 5,2% étaient nés à l'étranger. Cependant, un coup d'oeil jeté aux statistiques concernant uniquement la Commission scolaire de l'île de Montréal révèle de façon frappante l'importance de l'immigration récente dans le territoire de cette commission. Ainsi, pour le secteur francophone, c'est-à-dire pour les élèves recevant leur enseignement en français, le pourcentage des jeunes nés en dehors du Canada

ou nés au Québec mais de parents eux-mêmes nés à l'étranger, est passé à plus de 48% en 1999, alors qu'il était déjà de près de 34% en 1990. C'est dire l'importance de l'immigration récente dans la population scolarisée de l'île de Montréal où près d'un enfant ou adolescent sur deux provenait d'une famille d'immigration récente. On dispose aussi de statistiques concernant les pays d'origine des élèves nés à l'étranger. Par ordre décroissant, les huit pays qui avaient fourni le plus fort contingent d'élèves étaient, en 1998–99, Haïti, la France, les États-Unis, le Liban, la République populaire de Chine, l'Algérie, la Roumanie et le Maroc. La politique de recrutement d'immigrants pratiquée par le gouvernement du Québec a donc porté ses fruits. La liste des pays qui viennent d'être cités n'est pas sans importance pour notre sujet, puisque, comme nous allons le voir, l'origine de ces nouveaux immigrants correspond à celle des personnages de certains romans écrits pour les jeunes dans la dernière décennie du 20^e siècle.²

Puisque tel est le cas, on est sans doute en droit de supposer qu'en mettant en scène des immigrants récemment arrivés, le but des auteurs de ces ouvrages était de présenter une image fidèle de la société québécoise de l'époque, que les jeunes lecteurs, du moins les citadins, pouvaient reconnaître. Il est néanmoins évident que ce souci d'exactitude se doublait d'une intention didactique, intention très souvent présente, comme on le sait, dans les oeuvres

de la littérature de jeunesse, et ce depuis ses débuts. La « morale » des livres québécois pour les jeunes, à caractère multiethnique et multiculturel, n'est, en général, pas explicitée. Leurs auteurs ne disent pas carrément que les immigrants, jeunes et moins jeunes, ne sont pas des gens à redouter et que, malgré leurs différences culturelles, ils méritent notre respect et doivent être accueillis comme des amis. De fait, ces écrivains pratiquent plutôt la technique de la moralisation indirecte, comme le faisaient déjà Perrault et Fénelon, c'est-à-dire que leur message est enrobé dans l'histoire de façon à ce que les jeunes lecteurs puissent l'en déduire d'eux-mêmes.

Notre corpus comprenait neuf romans parus entre 1992 et 1998, dont certains étaient destinés à de tout jeunes lecteurs comme *Le Royaume de Bruno* (Trudel, 1998), publié avec l'indication « Premier Roman », mais d'autres, par exemple *Concerto en noir et blanc* (Lauzon, 1992), paru dans la collection « Faubourg Saint-Roch », s'adressaient à des adolescents. Tous ces romans comportaient des personnages immigrants jeunes aussi bien qu'adultes, d'origines ethniques diverses. Le seul auteur lui-même immigrant était Stanley Péan, né en Haïti mais arrivé au Québec à l'âge de quelques mois.

Références théoriques

Pour l'étude du discours multiethnique et multiculturel, nous avons utilisé les concepts

formulés par le sociolinguiste néerlandais Teun van Dijk dont les travaux sur le racisme font autorité (1984, 1987, 1995, 1996, 1998). Selon van Dijk, le racisme consiste en une « attitude négative envers les autres, que partagent les membres d'une communauté dominante » (van Dijk, 1987, 27, notre traduction). Cette attitude se produit quand « les membres de certains groupes sont perçus comme étant différents, dans leur aspect physique et/ou dans leurs particularités physiques et/ou leurs caractéristiques socioculturelles (origine, langue, normes, etc.) » (27). En 1984, van Dijk avait déjà mené une étude sur les attitudes des Néerlandais de souche envers les immigrants d'origine turque et marocaine, ainsi que provenant de l'ancienne colonie du Surinam (Guyane néerlandaise). Ces personnes avaient été interviewées sur ce qu'elles pensaient des immigrants et leurs réponses avaient été analysées. Van Dijk avait ainsi pu mettre en évidence un certain nombre de stratégies, entre autres sémantiques et rhétoriques, utilisées pour exprimer des opinions racistes. Nous allons donc nous référer à certaines des catégories qu'il a pu établir comme faisant partie du discours

raciste et xénophobe et tenter également d'en déceler d'autres, qui, en principe, devraient être l'inverse, dans le discours des livres pour enfants qui se fixent comme objectif de valoriser les immigrants et leurs cultures.

En effet, le message transmis par les livres de jeunesse vise à prendre le contre-pied des sentiments et des attitudes racistes et xénophobes qui, malheureusement, existent encore au Québec comme ailleurs (Bolduc et Fortin, 1990). En gros, le message antiraciste et antixénophobe contenu dans les ouvrages que nous avons examinés se présente de deux façons. Une catégorie de ces livres condamne nettement le racisme et présente les racistes sous un mauvais jour. La démarche du second groupe consiste, au contraire, à valoriser les minorités ethniques en

montrant soit qu'elles ont été persécutées dans leur pays d'origine soit que leurs membres sont des gens comme tout le monde et qu'il n'y a pas de raison de les mépriser, bien au contraire, car les contacts avec leur culture, différente de celle de la majorité, sont enrichissants.

Van Dijk (1998) souligne que le racisme est un



En effet, le message transmis par les livres de jeunesse vise à prendre le contre-pied des sentiments et des attitudes racistes et xénophobes qui, malheureusement, existent encore au Québec comme ailleurs.

phénomène social qui met en jeu des préjugés de groupe et des attitudes de discrimination à l'égard de groupes minoritaires, mais il est bien évident que, dans la pratique, ces préjugés sont le fait d'individus à l'égard d'autres individus. C'est précisément ce qu'on trouve dans les livres pour les jeunes qui mettent nécessairement en scène un nombre restreint de personnages. Voyons donc d'abord quelques-uns de ces personnages racistes.

Les personnages racistes et leur discours

Dans *Concerto en noir et blanc*, de Vincent Lauzon (1992)³,—le sens de ce titre est clair dès le début du livre où le lecteur rencontre des personnages blancs et d'autres qui sont noirs—, on est immédiatement en présence de certaines des caractéristiques du discours raciste que van Dijk avait pu constater aux Pays-Bas: les individus qui sont partisans du racisme se défendent d'emblée de l'être, conscients des connotations négatives qui s'attachent au qualificatif de « raciste ». Le père de Serge, l'un des personnages principaux, s'exprime exactement de la même façon que certains des néerlandais interviewés par l'équipe de van Dijk: « Moi, j'suis pas raciste, mais... ». (9) L'auteur précise que cette dénégation est émise par une « voix dans la cinquantaine » qu'entendent, dans la pièce attenante, trois copains dont Serge, le jeune fils de celui qui pense tout haut, et Dave, jeune Noir anglophone. Et la voix de poursuivre:

Mais ce monde-là est différent de nous autres, on ne peut pas le nier! Puis il y en a de plus en plus, partout au Québec, à Montréal, même ici dans le Faubourg [Saint-Rock]! Je veux juste que le Québec ait encore l'air du Québec dans vingt ans, c'est tout. C'est pas trop demander, me semble! Quel genre de pays on va avoir, maudit, si tout le monde dans la rue parle chinois et porte un turban? (10)

Cette tirade renferme exactement le genre d'arguments avancés par les racistes, sans doute de tous les pays, et exprimés également de façon stéréotypée. Selon van Dijk (1984), l'usage du démonstratif (« ce monde-là ») est caractéristique, pour insister sur la distance qui sépare les autres, les immigrants, de la majorité (le « nous ») que constituent les occupants légitimes du pays. L'insistance sur l'invasion est également typique, comme l'est aussi le fait que l'afflux d'immigrants va faire perdre au pays le caractère qu'il a acquis au cours des âges. En effet, le recours à l'exagération est un autre procédé habituel du discours raciste, se fondant sur la langue (on n'entendra plus que le chinois dans les rues) et l'habillement (on ne verra plus que des gens affublés de turbans). Notons, au passage, le manque de logique ou l'ignorance du père de Serge qui met dans le même sac tous les immigrants en faisant porter des turbans aux Chinois! Ce genre de généralisation est également l'une des

marques de l'intolérance ethnique.

Dans le même livre, *Concerto en noir et blanc*, un jeune raciste nommé Couture, d'ailleurs mauvais élève—détail significatif puisque ce sont tous les traits du personnage qui sont condamnables—, reprend à son compte les propos de sa mère à l'égard des Noirs: « Sa mère avait raison: les Noirs étaient tous des salauds. Des parasites » (28). Là encore, le recours à la généralisation est typique.

Comme on pourrait s'y attendre, quand le discours raciste s'adresse directement aux membres des minorités ethniques, il comprend souvent marqué l'emploi d'insultes, expressions dénommées en anglais par les spécialistes *derogatory ethnic labels* (« étiquettes ethniques dérogatoires » (Greenberg et al., 1988). En voici quelques exemples. Toujours dans *Concerto en noir et blanc*, Couture, le jeune raciste, traite Dave de « 'Stie de nègre » (25). Un garçon d'origine libanaise, Karim, le héros de *La Route de Chlifa*, livre de Michèle Marineau, publié en 1992, qui a connu un grand succès à l'époque, se fait lui aussi traiter d' « Hostie d'Arabe » (17). Un de ses condisciples lui parle en ces termes: « Y'a pas à dire, pour un Arabe, tu te prends pas pour d'la marde...Tu serais pas tapette, par hasard? » (24-25). Dans *Le fil de l'histoire* d'Hélène Gagnier (1995), Hiram, jeune garçon dont la famille est également originaire du Liban, se fait, lui, traiter de « sirop d'Arabe » (23), les insultes utilisant souvent des jeux

de mots et le procédé utilisé ici étant le recours à la paronymie. Une autre insulte proférée à l'endroit d'Hiram fait allusion à la couleur de sa peau: il n'est pas rare qu'on lui demande « la marque de sa crème à bronzer » (23) ou qu'on lui suggère « d'aller se mettre à l'ombre parce qu'il était assez brun comme ça » (35).

Les railleries sont donc souvent fondées sur l'aspect physique qui comprend non seulement les traits corporels mais encore les vêtements. Ainsi, Anca, adolescente qui a fui la Roumanie où sa famille était persécutée et qui est l'héroïne du *Secret d'Anca* de Michel Lavoie (1995), se plaint, dans ce roman écrit à la première personne, de ce qu'un camarade, Éric Lafond, se moque de « [s]on habillement. « T'es quétaïne, la Roumaine » [lui] a-t-il lancé au grand plaisir de ses copains » (9). Ici, l'insulte utilise la rime entre « quétaïne » et « Roumaine ».⁴ Les injures xénophobes auxquels elle est en butte ne sont pas toujours exprimées avec autant de franchise que celles décochées par Éric. La jeune fille est parfaitement consciente de ce que certains jeunes de l'école la « fuient comme la peste [...] Parce qu'[elle est] Roumaine, parce qu'[elle vient] d'ailleurs » (44). En particulier, son accent étranger trahit sa non-appartenance à la majorité et Anca souffre constamment d'être différente: « [J]e sens les regards posés sur moi, j'entends les moqueries dans mon dos » (10-11).

Car les racistes sont aussi souvent des lâches. Dans le cas de l'injure « 'Stie de nègre », proférée à l'égard de Dave dans *Concerto en noir et blanc* et déjà citée plus haut, le jeune garçon raciste la prononce entre ses lèvres, si bien que Dave perçoit cette « insulte familière » comme « très basse, très douce, [...], presque une caresse, une amie » (25). Ce détail peut sembler paradoxal, mais est sans doute conforme à la vérité: les victimes du racisme sont habituées aux mauvais traitements qui constituent, à leur égard, la règle et non l'exception.

Par ailleurs, les auteurs de livres pour la jeunesse veulent montrer que le racisme est un mal dont les membres des minorités ethniques eux-mêmes ne sont pas exempts. Par exemple, Stanley Péan, écrivain québécois né en Haïti et auteur de livres pour enfants comme pour adultes, présente dans *La Mémoire ensanglantée* (1994) un adulte, le père de l'héroïne Leïla Bastide, qui tient des propos racistes. Tout comme les parents de Stanley Péan, cet homme est originaire de Haïti, mais il nourrit des préjugés à l'égard des autres Antillais. Ainsi, la vue d'un jeune Noir, beau comme un dieu, est-il précisé, déclenche « la machine à paranoïa qui [sert] de tête à [son] père », comme le rapporte Leïla dans ce roman écrit à la première personne. Elle continue ainsi: « Et puis ce jeune voyou—car c'en était sûrement un—était sans doute jamaïquain et il fallait éviter ces gens-là, et patati et patata » (32–33). De cette façon, la jeune

filles critique son père dont les préjugés ne s'arrêtent certainement pas aux autres Antillais. Elle fait alors en pensée la morale à son père, en usant de sarcasme, preuve qu'elle ne partage pas ses préjugés:

Mais oui, Papa: les Jamaïquains sont comme ci, les Québécois comme ça, et mieux vaut ne pas parler des Italiens, des Grecs, des Arabes, des Juifs ou même des Haïtiens. Ce qu'il pouvait m'agacer avec ses préjugés idiots, des fois! (32).

De même, le héros de *La Route de Chlifa* (Marineau, 1992), Karim, le jeune Libanais transplanté à Montréal dont il a déjà été question, fait preuve de préjugés à l'égard des Asiatiques de son école. Dans son journal intime, il se livre à des réflexions désobligeantes sur une jeune fille dont il ne connaît pas l'origine exacte, car peu importe, n'est-ce pas, ces Asiatiques sont tous les mêmes, tant du point de vue physique que moral: « une Vietnamiennne ou une Chinoise ou une Cambodgienne, quelque chose dans ce goût-là, qui me regardait par en-dessous avec ses petits yeux hypocrites et son sourire qui a toujours l'air de s'excuser » (26). Ses préjugés le poussent même à employer à l'égard de sa camarade le qualificatif injurieux de « Chinetoque », qui doit choquer d'autant plus qu'il est lui-même en butte aux insultes de ses condisciples québécois. L'intention didactique de l'auteure est évidente : montrer que personne n'est à l'abri de sentiments intolérants à l'égard de l'Autre.

Une autre manifestation de racisme qu'on rencontre dans les livres pour les jeunes sont les rumeurs qui courent au sujet d'immigrants de fraîche date et que reprennent d'abord à leur compte les personnages des livres. Ces rumeurs correspondent absolument au fait relevé par van Dijk (1984): les membres des minorités ethniques sont souvent présentés dans les histoires qui circulent à leur sujet comme des criminels, des fauteurs de troubles et comme ayant un comportement déviant. C'est exactement ce qui se passe dans certains livres pour enfants, comme celui de Susanne Julien, *La Pinte de lait* (1994), basé, semble-t-il, sur un épisode de la vie de l'auteure. Au bord du lac où la narratrice passait l'été était situé un chalet habité par des « étrangers »: « Une famille d'Allemands, allez savoir pourquoi, s'était installée à mi-chemin entre chez moi et le pont » (23–24). Envoyée par sa mère au magasin du village pour acheter une pinte de lait, la jeune Susanne, âgée à l'époque de onze ans et demi, se remémore, en passant en chaloupe devant le chalet des Allemands, les « histoires affreuses » que lui ont racontées ses deux soeurs au sujet de ces immigrants:

S'ils t'attrapent, ils t'enferment dans une cage. Ensuite, ils te rasent les cheveux pour en fabriquer des doublures de manteau. Et ils t'arrachent les ongles pour te faire souffrir. Si tu cries trop, ils te coupent la langue! Faut pas que tu joues près d'eux, jamais (24).

Et, un peu plus loin: « Était-ce leur chalet ou le fameux four où l'on brûlait les enfants trop aventureux? » (25).

Dans ce livre, dont l'auteure situe l'action en 1965, il semble que la mauvaise réputation de cette famille d'Allemands soit en partie fondée sur le souvenir des atrocités commises par les nazis pendant l'Holocauste: le lecteur adulte, sinon enfant, qui est courant de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, songera à l'utilisation des cheveux des victimes pour en faire des coussins, et aussi aux fours crématoires des camps de concentration. Le deuxième chapitre du livre porte d'ailleurs le titre d' « Ennemis à l'horizon » (21). Les histoires terrifiantes colportées par les soeurs de Susanne s'avèrent fausses et la voisine allemande porte secours à Susanne dont le bateau est tombé en panne au milieu du lac.

Ce sont d'autres souvenirs de la Seconde Guerre mondiale qui sont évoqués dans *Hubert et les vampires* de Josée Plourde (1994), ouvrage qui dénonce les préjugés dont est victime un immigrant roumain (on voit que les Roumains figurent en bonne place dans les livres pour enfants qui nous occupent). M. Vitolski vit entouré de décorations de vampires et de Dracula. Il est redouté des jeunes du quartier qui le soupçonnent d'être lui-même un vampire, leur terreur étant renforcée par le fait que des chauves-souris, animaux aussi répugnants qu'effrayants, peuplent son grenier. Leurs préjugés ne sont débusqués que le jour

où le vieil homme explique aux enfants les raisons de la bizarre affection qu'il ressent pour ces mammifères nocturnes. En effet, pendant la guerre de 1939–1945, les membres de sa famille ont été poursuivis par des soldats—dont, pudiquement, l'auteure n'indique pas la nationalité—parce qu'ils étaient juifs. La présence de chauves—souris dans le grenier où ils étaient cachés leur avait sauvé la vie car les soldats refusaient de croire que des êtres humains puissent cohabiter avec des animaux aussi repoussants. Depuis, le vieil homme vouait une sorte de culte à ces mammifères. L'auteure du livre fait d'une pierre deux coups: elle attaque les opinions préconçues à l'égard des Juifs, mais en même temps, Hubert, le jeune héros du livre, qui s'est lié d'amitié avec M. Vitolski, jure de protéger les chauves-souris et de « combattre les préjugés à leur sujet » (111). D'aucuns trouveront peut-être bizarre, voire de mauvais goût, cette association des Juifs avec les chauves-souris, pour louables que soient les intentions de l'auteure.⁵

La condamnation explicite du racisme et la valorisation des immigrants

Il arrive d'ailleurs que les manifestations de racisme et de xénophobie soient explicitement condamnées

par certains des héros des livres. Ainsi, Alain, le fils du raciste de *Concerto en noir et blanc*, ouvrage déjà cité (Lauzon, 1992), a honte de son père. Quand son copain accuse son père de racisme, Serge tente de le défendre en faisant de lui un patriote, mais l'auteur ajoute: « Ce n'était pas très convaincant et Serge le savait. Comment défendre son propre père quand, au fond, on le croit un peu coupable? » (12). On se demande pourquoi, d'ailleurs, Vincent Lauzon a atténué la culpabilité du père à l'aide du modalisateur « un peu », si ce n'est en raison de la loyauté qu'un fils doit démontrer à l'égard de l'auteur de ses jours.

Autre exemple: Leïla, dans *La Mémoire ensanglantée* de Stanley Péan (1994), désavoue, elle aussi, les opinions racistes de son père qui, rappelons-le, est lui-même haïtien: « Ce qu'il pouvait m'agacer avec ses préjugés idiots, des fois ! Tout ça pour dissimuler sa panique à l'idée que je revienne à la maison enceinte! » (32). Remarquons ici l'effort de la jeune fille pour trouver une excuse à l'attitude de son père, semblable à l'atténuation, citée plus haut, de la culpabilité du père raciste dans *Concerto en noir et blanc*.

Cependant, les cas d'attitudes répréhensibles à l'égard des minorités sont moins fréquents dans les



De fait, tous les livres mettant en scène des immigrants visent à valoriser les caractéristiques de l'Autre et de sa culture.

livres de jeunesse québécois des années 1990 que ceux qui visent à montrer les immigrants sous un jour favorable, comme nous allons le voir. De fait, tous les livres mettant en scène des immigrants visent à valoriser les caractéristiques de l'Autre et de sa culture.

Commençons par citer un exemple relativement simple, mais caractéristique. Une particularité des immigrants, qui revient souvent dans les livres examinés, concerne la nourriture, laquelle, on le sait, figure en bonne place dans les oeuvres de littérature de jeunesse destinées aux plus jeunes. Les romans qui mettent en scène des immigrants vantent ainsi les qualités gustatives de la cuisine des pays dont ils sont originaires. C'est ainsi que dans *Le Royaume de Bruno* (Trudel, 1998), qui peint un tableau idyllique de la rue de Montréal où des familles venues de divers coins du globe vivent en harmonie, Madame Papadopoulos offre aux enfants, y compris le petit Québécois Bruno, des « loukoums, ces confiseries qui ressemblent à de la pâte de fruits » (37). Et le jeune garçon de s'extasier « C'est bon! », en y goûtant pour la première fois. La famille d'origine grecque fait aussi déguster à ses voisins de la liqueur d'anis et des olives, tandis que les Ricci, immigrants italiens, mangent du fromage de lait de buffle et font admirer aux enfants des jambons salés, en s'exclamant: « Regardez! C'est *bellissimo! Mamma mia!* » (39), à l'aide de mots italiens choisis par l'auteur pour

accentuer l'authenticité de la scène tout en étant compréhensibles des jeunes lecteurs francophones. Leur enthousiasme est partagé par le narrateur qui décrit avec admiration les jambons italiens suspendus au plafond: « Ces beaux jambons sont dorés et ronds comme des violons! » (39). Le lecteur adulte a l'impression très nette que ce sont les goûts de l'auteur pour les mets étrangers qui s'expriment par la bouche de Bruno, mais l'insistance positive sur la nourriture qui constitue un des éléments de la culture des immigrants est certainement un des procédés utilisés à dessein pour la montrer à son jeune public sous un jour favorable.

Dans un livre de Marie-Andrée Clermont, écrit en collaboration avec des élèves d'une école, intitulé *Le Silence des maux* (1993) et dont l'héroïne, Adriana, a fui la Roumanie avec ses parents, il est fait mention de « l'odeur délicieuse des *mititei* », une note en bas de page expliquant qu'il s'agit de « petites saucisses frites sur le gril » (44). Plus loin, Adriana et son ami québécois Mikaël dégustent des *cozonaci* qui, comme une autre note l'indique, sont des « gâteau[x] roumain[s] fourré[s] avec une purée de noix broyées, mélangées avec du cacao » (125). De quoi faire venir l'eau à la bouche du lecteur, quel que soit son âge!

Il arrive même que des familles québécoises adoptent un plat étranger, comme dans Hubert et les vampires (Plourde, 1994) où la mère du jeune

garçon prépare un *bortsch*, mets qu'une « collègue de l'université [lui] a fait découvrir », en expliquant: « C'est un potage russe [. . .] aux betteraves et au chou. On le sert avec de la crème sûre » (56). Et les convives de s'exclamer: « C'est excellent! Délicieux! » (56). L'intention des auteurs ne fait donc aucun doute quand ils présentent dans leurs livres des mets étrangers, dans le but d'influencer favorablement leurs jeunes lecteurs à l'endroit des immigrants.

L'amitié avec les jeunes Québécois et les autres immigrants

Plusieurs de ces écrivains insistent aussi sur l'amitié qui lie des jeunes Québécois avec certains des enfants—et même des adultes—nés dans d'autres pays. Ainsi, Hélène Gagnier, dans *Le Fil de l'histoire* (1995), met en scène un jeune immigrant libanais, Hiram, qui, avec ses parents, a fui son pays en raison de la guerre civile qui y sévissait. L'amitié de Tommy, dont les parents sont québécois, pour Hiram sert d'exemple positif. Les deux garçons sont inséparables et Hiram est très bon élève, comme il est précisé. Tommy l'envie à certains égards: il a une imagination incroyable et est aussi « tordant » (23), mot à connotations très positives dans la bouche d'un jeune de onze ans. L'auteure contraste avec adresse les deux familles, celle d'Hiram, enfant unique (c'est du moins ce qu'il croit) et celle de Tommy qui a,

lui, de nombreux frères et soeurs qui l'agacent par leurs taquineries. Le jeune immigrant frappe par sa gentillesse et ses bonnes manières lorsqu'il est en visite chez Tommy. Les mots d' « ami » et de « copain » pour désigner Hiram par rapport à Tommy reviennent à plusieurs reprises et leur camaraderie se traduit aussi par des gestes: Tommy envoie à Hiram « une bourrade amicale » (25) et, lors d'un autre épisode, il « passe un bras autour des épaules d'Hiram qui le dépasse d'une tête » (53). Surtout, les deux amis se confient l'un à l'autre: c'est à Tommy qu'Hiram se plaint de ses parents qui lui cachent une partie de leur histoire tragique au Liban. Tommy va d'ailleurs être mêlé de près à la découverte par Hiram de ce pan de la vie de ses parents, au cours duquel sa sœur aînée, dont il n'a gardé aucun souvenir, a été tuée.

Le Royaume de Bruno (1998), de Sylvain Trudel, est une autre oeuvre pour les enfants qui met en scène un garçon québécois, sans doute un peu plus jeune que Tommy puisque la couverture du livre porte la mention « Premier Roman » et qui prône une attitude positive à l'égard des immigrants. Comme nous l'avons vu, Bruno habite à Montréal dans une rue où se côtoient des représentants de diverses nationalités. Les nouveaux immigrants qui figurent dans le livre sont des adultes venus de différents coins de la terre et qui sont devenus les amis du jeune Québécois. Les détails choisis par l'auteur

sont destinés à les valoriser aux yeux des lecteurs. Ainsi, le français dans lequel s'exprime M. Zbigniew, d'origine polonaise, est caractérisé par un « bel accent slave » (32). Il parle à Bruno des paysages de son pays et « de la beauté [de ses] champs de seigle. Des Carpates, qui sont des montagnes. De la mer Baltique, une petite mer sablonneuse aux joncs couleur d'émeraude » (33) et des « cigognes qui nichent au sommet des cheminées » de son village » (33). La peinture que brosse le Polonais de son ancienne patrie produit sur Bruno une impression si favorable que, le soir, avant de s'endormir, le jeune garçon songe « aux cieux que M. Zbigniew a quittés » en espérant qu'il aime les nouveaux sous lesquels il vit, « les nôtres » (35). C'est là tout l'opposé du discours raciste puisque l'Autre, au lieu de se sentir perpétuellement étranger dans son nouveau pays, s'y voit accueilli avec chaleur.

Les voisins de la famille de Bruno comptent non seulement des Québécois de souche, mais aussi d'autres familles d'immigrants: des Grecs, les Papadopoulos, des Italiens, les Ricci, des Vietnamiens, les Nguyen, des Salvadoriens, les Cruz, un Croate né en Hongrie, M. Pavlovic, etc. Il est évidemment important pour la vraisemblance que leur nom soit fourni et tous sont représentés de façon positive, comme, par exemple, les Nguyen: « Ils sont très, très gentils, les Nguyen. Leur boutique sent bon les épices et les mandarines séchées. C'est là que ma

mère achète ces papayes au sirop que nous aimons tant » (41). Aux relations de bon voisinage s'ajoutent des manifestations de solidarité et d'entraide. Ainsi, tout le monde fait don de vêtements chauds à la famille salvadorienne qui compte cinq enfants orphelins de père. C'est dans ce milieu idyllique que vit Bruno. L'harmonie qui y règne entre les êtres humains se complète par la profusion, dans ce milieu urbain, des fleurs et des fruits qui se succèdent au fil des saisons. En effet, les balcons y sont fleuris de pensées dès les premiers jours du printemps et ornés de citrouilles « souriantes » à l'automne tandis que les Ricci cultivent la vigne, tout comme ils l'auraient fait dans leur pays natal, et que, au temps des fêtes, des « grappes de lumières » (7) remplacent les fruits de la nature.

Peut-être la bonne entente qui règne dans ce cadre merveilleux est-elle quelque peu idéalisée, mais s'il est vrai que l'exagération est une des caractéristiques du discours raciste (Van Dijk, 1984), il semble qu'inversement, elle caractérise aussi le discours antiraciste et, en tout cas, certains livres destinés aux jeunes. Quoi qu'il en soit, la plupart des livres pour la jeunesse offrent une vision du monde optimiste et si la rue où habite Bruno ne correspond sans doute pas tout à fait à la réalité d'un quartier de Montréal, le livre a certainement le mérite de montrer aux jeunes que les relations harmonieuses sont possibles entre personnes d'origines différentes.

Dans *Le Silence des maux*, déjà cité (Clermont, 1993), Adriana, jeune fille née en Roumanie, se lie d'amitié avec un garçon québécois, Mikaël, dont le nom n'est certes pas typique et qui est atteint de leucémie. Peu à peu, les deux adolescents se confient leurs pensées sur leur situation respective et découvrent que pour des raisons différentes (l'origine étrangère d'Adriana et la maladie de Mikaël), ils se sentent l'un comme l'autre aliénés de leurs condisciples: « [T]ous les élèves me regardaient comme si j'étais un singe savant, ou alors comme si j'allais tomber mort devant eux. J'avais envie de crier, par moments » , déclare Mikaël à sa nouvelle amie (61). Et Adriana de lui répondre: « Je te comprends, moi aussi, je me fais regarder pas mal, à cause de mon accent, de mon nom, de mes maladroites en français [. . .] Je voudrais être comme tout le monde et qu'on n'en parle plus » (61). Au cours de la centaine de pages qui suivent et à mesure que les deux adolescents apprennent à mieux se connaître, leur amitié se transforme peu à peu en un sentiment plus tendre, Adriana redonnant confiance à Mikaël en l'avenir. Grâce au « courage » et à la « persévérance » de l'immigrante qui a dû vaincre d'innombrables obstacles dans sa patrie d'origine autant que dans son pays d'adoption, le jeune leucémique retrouve une certaine « joie de vivre [qui va lui permettre de] venir à bout de [s]a maladie et vivre une vie normale » (165). Et c'est Adriana qui

est « l'artisane de [sa] guérison » (165). Ici aussi, le lecteur adulte se demande s'il n'y a pas idéalisation de la part des auteurs, Marie-Andrée Clermont et les élèves d'une école, qui ont écrit le livre en collaboration. Leur intention, cependant, est claire: montrer que l'amitié et même l'amour sont possibles entre jeunes de milieux ethniques différents.

Les jeunes et la tragédie de l'exil

Les ouvrages dont les personnages principaux sont des jeunes nés dans d'autres pays expliquent presque toujours les raisons pour lesquelles leurs familles ont choisi de s'expatrier. Dans les livres des années 1990, ces raisons sont en général d'ordre politique et les auteurs ont jugé utile de mettre les lecteurs au courant de la situation troublée qui régnait dans les pays d'origine des personnages, en particulier au Liban déchiré par la guerre civile, (dans *La Route de Chlifa* de Michèle Marineau (1992) et *Le Fil de l'histoire* d'Hélène Gagnier (1995)), et la Roumanie où régnait la terreur sous le régime du dictateur communiste Ceascescu (dans deux livres également, *Le Silence des maux* de Marie-Andrée Clermont (1993) et *Le Secret d'Anca* de Michel Lavoie (1996)). *La Mémoire ensanglantée* (Péan, 1994) contient également des allusions aux tontons macoutes qui semaient la terreur en Haïti sous le régime de Duvalier. Nous n'examinerons ici que deux livres, l'un ayant trait au Liban et l'autre à la Roumanie.

Dans l'un comme dans l'autre, le but de l'auteur est de mettre en valeur les qualités des jeunes héros et héroïnes face à l'adversité.

Prenons d'abord *La Route de Chlifa* (Marineau, 1992). La première partie du livre a pour décor Montréal où le jeune Karim, arrivé récemment du Liban, essaie de s'acclimater, mais éprouve des difficultés, entre autres, à oublier les tragédies de sa vie au Moyen-Orient. Il songe, par exemple, aux soucis de ses camarades d'école qui considèrent comme un « drame » de « manquer de mousse coiffante ou de rouge à lèvres » (32) et ironise: « Que sont après tout, les guerres, les morts, les bombardements, les orphelins, la peur, les remords et les larmes? » (32). Mais c'est dans la deuxième partie de l'ouvrage que le lecteur prend véritablement connaissance des terribles événements qui ont endeuillé la vie de Karim avant son arrivée au Québec. L'auteure expose la situation des années 70 au Liban et la guerre que s'y livraient Chrétiens et Musulmans, mais elle se garde bien de prendre position pour les uns ou pour les autres. Le lecteur apprend, cependant, que Nada, la fille dont Karim était amoureux, a été tuée, ainsi que plusieurs membres de sa famille, dont ses parents, par une bombe tombée sur l'abri dans lequel ils s'étaient réfugiés. C'est, en fait, Maha, la jeune soeur de Nada, seule rescapée avec son petit frère âgé de six mois, qui annonce la nouvelle à Karim, dans une scène poignante. Quand la jeune fille décide de se

rendre à pied à Chlifa, ville de l'intérieur du pays, où ils seront plus en sécurité, Karim traite d'abord son idée de pure folie, puis décide de l'accompagner pour les protéger. Karim est peint sous les traits d'un jeune homme romantique et chevaleresque. La pensée de son père lui redonne confiance alors que Maha, le bébé et lui commencent la traversée des montagnes. Aussi bien Maha que lui sont éblouis par la beauté du paysage et communient dans leur admiration du coucher du soleil au-dessus de la mer. La nuit, au clair de lune, les rochers avec leurs formes fantastiques leur apparaissent comme irréels. Maha et Karim vivent une véritable aventure, dormant à la belle étoile et apprivoisant une chèvre qui va fournir le lait dont a besoin le bébé, mais le terrain est miné et l'animal est déchiqueté par une explosion. Maha, au bord de l'hystérie, se rappelle la mort de sa soeur et c'est Karim qui la console doucement. Elle-même est égorgée—l'auteure ne précise pas par qui, car qu'importe?—alors que Karim s'était éloigné pendant quelques minutes. La détresse de Karim est bouleversante:

[L]e hurlement qui s'échappe de sa gorge réveille tous les échos de la montagne. Un hurlement de rage, de douleur, de désespoir, qui s'enfle et se gonfle et se frappe aux parois des montagnes, encore et encore, formidable et impuissant (216–217).

La lectrice même adulte est saisie par l'intensité de la tragédie. Maha, jeune fille chargée de responsabilités au-dessus de son âge, Maha, raisonnable et vaillante, méritait de vivre. Elle est morte, victime de la bêtise des hommes qui ne peuvent vivre en paix. Karim, arrivé à Montréal avec le bébé, reprend peu à peu courage et goût à la vie. Il se lie d'amitié avec plusieurs jeunes filles de sa classe, d'origine québécoise comme étrangère, et parvient même à une sorte de cohabitation pacifique avec Dave, qui le poursuivait autrefois de ses quolibets. La classe va même monter une pièce intitulée « Chus pas raciste mais... » . La leçon que veut donner l'auteure est certainement qu'il convient d'avoir foi en l'avenir et que les jeunes immigrants comme Karim ont beaucoup à offrir à leur nouvelle patrie.

Dans *Le Secret d'Anca* de Michel Lavoie (1996), l'adolescente qui donne son nom au livre se remémore sans cesse les conditions de vie dans la Roumanie de la fin des années 80, soumise à un régime répressif que sa famille a fui. Son journal intime contient les reproches amers qu'elle nourrit à l'égard de ses camarades d'école qui n'apprécient pas à sa juste mesure la liberté dont on jouit au Canada:

Ils ne peuvent pas savoir ce que c'est que d'avoir faim, de surveiller à droite, à gauche, derrière, chaque fois que tu dis un mot qui pourrait déplaire aux amis du régime. Ils ne connaissent pas la

terreur provoquée par des coups sur la porte en pleine nuit (11).

Pour sa part, elle a bien connu cette terreur: « Moi, je les ai vécus, ces événements-là. De tout mon être. Et cela me fait mal encore, cela va toujours me faire mal. J'ai bien essayé de les oublier, je n'y arrive pas » (11). Anca est donc présentée comme une victime de ce régime d'épouvante, si bien que le lecteur compatit à sa condition, connue à présent sous le nom de « syndrome de stress post-traumatique ». Même éveillée, elle est hantée par des cauchemars et souffre d'insomnie nocturne. Ses parents ne la comprennent pas (cette insistance sur l'incompréhension des enfants et des adolescents par leurs parents est courante dans les livres pour les jeunes), ce qui ne l'empêche pas de les admirer pour la persévérance dont ils font preuve à se créer une nouvelle vie. Comme de nombreux immigrants, ils ne peuvent exercer leur profession d'origine. La mère d'Anca était officier dans l'armée et son père, ingénieur. Anca ne précise pas quel est leur nouveau métier, simplement qu'ils « bossent dur pour apporter du pain sur la table » (12). Ce sont donc les difficultés de la vie des nouveaux immigrants qui sont soulignées ici.

Les retours en arrière sont nombreux dans le livre. Quelques exemples: Anca pense à ses camarades d'école qui faisaient partie d'un groupe de jeunes

insoumis que des soldats sont venus arrêter et ont emmenés, menottes aux poignets. C'est en prison que les membres du groupe ont appris la mort de Karina, l'une des leurs, mort déguisée en accident par les autorités. Suit une description des conditions sordides d'internement. Anca est cependant soutenue, aux heures les plus sombres de son incarcération, par son amour pour Alex, amour d'ailleurs partagé. Comme le jeune couple de *La Route de Chlifa*, Anca et Alex sont sensibles à la beauté du soleil, ici levant et non couchant, et de la lumière, ici du matin, dont le symbolisme est évident, mais dans *Le Secret d'Anca*, c'est en rêve seulement que la jeune Roumaine admire ce spectacle. Les membres du groupe finissent par être relâchés, sans un mot d'explication, et c'est alors qu'Anca et son ami décident de quitter leur pays, coûte que coûte. L'intrigue amoureuse se mêle à la quête de la liberté et la témérité des deux jeunes gens, leur ténacité face aux multiples obstacles et dangers sont présentées comme dignes d'admiration. Leur fuite en automobile a tous les traits d'une odyssée qui va les mener à la liberté. Le moment le plus palpitant est la traversée clandestine de la frontière, la nuit, à pied, dans les collines qui



Tout d'abord, il semble indéniable que les auteurs de ces livres étaient tout à fait conscients du rôle important qu'ils pouvaient jouer dans la lutte contre le racisme et la xénophobie.

séparent la Roumanie de la Yougoslavie. Anca sent son énergie décliner, mais Alex la soutient de ses encouragements. Sa vaillance est mise en valeur alors que la jeune fille retrouve des forces en pensant à son amie Karina: "Elle avait incarné ce que nous chérissions de plus noble en nous" (67). Comme dans

La Route de Chlifa, les jeunes sont les victimes de la bêtise des adultes, responsables des guerres et des régimes oppressifs et même meurtriers. Car Alex tombe sous les coups de feu tirés par un garde-frontière, en protégeant de son corps Anca, qui est ensuite arrêtée et subit un interrogatoire au cours duquel elle est violée. La scène est racontée avec pudeur et délicatesse, mais sans aucune ambiguïté. Le bébé qui

naîtra est, cependant, Anca en est certaine, l'enfant d'Alex. Anca et ses parents réussirent à quitter la Roumanie, à l'aide de faux passeports pour refaire leur vie au Canada. Quête de liberté, recherche du bonheur: malgré toutes les épreuves et les tragédies qui ont éprouvé Anca, elle conserve sa foi en l'avenir et, en attendant de rencontrer un nouvel amour, trouve une âme soeur en la personne de Stéphanie, sa nouvelle amie québécoise.

Conclusion

Notre conclusion à l'examen de ces quelques livres québécois pour la jeunesse publiés dans les années 90 sera double. Tout d'abord, il semble indéniable que les auteurs de ces livres étaient tout à fait conscients du rôle important qu'ils pouvaient jouer dans la lutte contre le racisme et la xénophobie. Le message transmis par leurs ouvrages visait à faire apprécier les qualités des nouveaux immigrants qui avaient souvent traversé des épreuves tragiques. Les efforts des auteurs québécois de livres pour la jeunesse en matière d'éducation de la tolérance s'inscrivaient d'ailleurs dans le prolongement des directives du ministère de l'Éducation du Québec et des conseils scolaires du Québec (Benes, 1990; Latif,

1990; Zinman, 1991). De fait, et c'est là le deuxième point de notre conclusion, les caractéristiques de leurs livres sont exactement l'inverse de celles décelées par van Dijk dans le discours raciste. Alors que les racistes déprécient la culture des immigrants et voient en eux des criminels à différents degrés (van Dijk, 1984), les livres que nous avons étudiés montrent la culture de l'Autre sous un jour positif. Les jeunes qui y sont dépeints comme de nouveaux arrivants suscitent l'admiration des lecteurs de tout âge par leur courage et leur persévérance. Malgré leurs cicatrices, ils s'adaptent à leurs nouvelles conditions de vie et les liens affectifs qu'ils nouent visent à prouver que l'amitié et même l'amour peuvent exister entre jeunes d'origine différente.

Notes

¹ Suzanne Pouliot (1994) a étudié, dans une analyse très détaillée, la représentation des immigrants dans les livres québécois pour la jeunesse, parus entre 1980 et 1990. Elle en a conclu que les représentations de l'Autre, bien que de plus en plus nombreuses dans cette littérature, ne plaçaient alors que rarement au premier plan les personnages d'origine ethnique différente de la majorité. Notre étude montre une évolution très nette au cours de la décennie suivante, puisque ce sont des immigrants qui constituent les personnages principaux de la plupart des ouvrages que nous avons examinés.

² Avant d'analyser ce message antiraciste et antixénophobe, il convient de préciser que les immigrants qui figurent dans les livres qui ont constitué notre corpus sont originaires des pays suivants: Haïti, du Liban, de la Roumanie, d'Italie et de Pologne.

³ *Concerto en noir et blanc* fait partie de la collection « Faubourg Saint-Rock », quartier imaginaire de Montréal où évoluent des personnages d'origine diverse. Claire Le Brun (1997) a magistralement étudié les constituantes, souvent stéréotypées, du pluralisme ethnoculturel tel qu'il est présenté dans les livres de

cette collection.

⁴ Les insultes rimées sont fréquentes dans le monde de l'enfance. L'auteure de ces lignes se souvient du quolibet « Claudine sardine » qui lui était décoché par ses condisciples de l'école primaire.

⁵ À noter que l'antisémitisme est également condamné dans *Concerto en noir et blanc* (Lauzon, 1992). Dave, le héros noir de ce roman, se lie d'amitié avec Jessica, une jeune Juive, laquelle, après lui avoir décoché « Vous avez pas le monopole des racistes, vous autres les Noirs », lui apprend que la haine des Juifs est un préjugé si virulent et si courant « qu'il a fallu inventer un mot juste pour cette haine-là: antisémitisme » (125).

Références bibliographiques

- Benes, Marie-France. « Se préparer au Québec de demain. » *Vie pédagogique*, 67 (mai-juin 1990): 33-35.
- Bolduc, Denis et Pierre Fortin. « Les Francophones sont-ils plus « xénophobes » que les Anglophones au Québec ? » *Canadian Ethnic Studies/ Études ethniques au Canada*, 22.2 (1990): 54-77.
- Clermont, Marie-Andrée, en collaboration avec Thérèse Matta-Claudius et un groupe d'élèves de l'école Antoine-Brossard. *Le Silence des maux*. Saint-Laurent, Québec: Pierre Tisseyre, 1993.
- Gagnier, Hélène. *Le Fil de l'histoire*. Montréal: Pierre Tisseyre, 1995.
- Gouvernement du Québec. *Statistiques de l'Éducation. Enseignement primaire, secondaire, collégial et universitaire*. Québec: ministère de l'Éducation, 2000.
- Greenberg, Jeff, Kirkland, S.L. et Pyszczynski, Tom. « Some Theoretical Notions and Preliminary Research Concerning Derogatory Ethnic Labels », in Geneva Smitherman Donaldson et Teun A. van Dijk, (Dir.) *Discourse and Discrimination*. Detroit: Wayne State University Press, 1988, 74-92
- Julien, Susanne. *La Pinte de lait*. Iberville, Québec: Coïncidence/Jeunesse, 1994.
- Latif, Georges. « Les services destinés aux élèves des communautés culturelles: des efforts constants. » *Vie pédagogique* 67 (mai-juin 1990): 35-37.
- Lauzon, Vincent. *Concerto en noir et blanc*. Montréal: Pierre Tisseyre, 1992.
- Lavoie, Michel. *Le Secret d'Anca*. Hull, Québec: Vents d'Ouest, 1996.
- Le Brun, Claire. « Montréal pluriel au Faubourg Saint-Rock: une littérature didactique pour le Québec des années 90. » *SCL/ÉLC*, (1997) 49-61.
- McAndrew, Marie. *Immigration et diversité à l'école. Le débat québécois dans une perspective comparative*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 2001.
- Marineau, Michèle. *La Route de Chlifa*. Boucherville, Québec: Québec/Amérique, 1992.
- Matte, Jean et St-Jacques, Marcel. *Statistiques et commentaires sur les origines des élèves 1998-99 et 1999-2000*. Montréal: Conseil scolaire de l'île de Montréal, 2000.
- Péan, Stanley. *La Mémoire ensanglantée*. Montréal: La courbe échelle, 1994.
- Plourde, Josée. *Hubert et les vampires*. Waterloo, Québec: Michel Quentin, 1994.

- Pouliot, Suzanne. *L'image de l'Autre. Une étude des romans de jeunesse parus au Québec de 1980 à 1990*. Sherbrooke : Éditions du CRP, 1994.
- Trudel, Sylvain. *Le Royaume de Bruno*. Montréal: La courbe échelle, 1998.
- van Dijk, Teun A. *Prejudice in Discourse. An Analysis of Ethnic Prejudice in Cognition and Conversation*. Amsterdam: John Benjamins, 1984.
- van Dijk, Teun A. *Communicating Racism. Ethnic Prejudice in Thought and Talk*. Newbury Park: Sage, 1987.
- . "Discourse Semantics and Ideology." *Discourse and Society*, 6.2 (1995): 243–289.
- . "Vers l'analyse socio-politique du discours." *Le français dans le monde. Numéro spécial: Le discours: enjeux et perspectives*. Juillet (1996): 16–29.
- . *Ideology : A Multidisciplinary Approach*. Londres: Sage, 1998.
- Zinman, Rosalind. « Éducation interculturelle, multiculturelle au Québec. » *Muticulturalisme*, 13.3 (1991): 20–27.

Claude Romney est professeure émérite au Département de Français, Italien et Espagnol à l'Université de Calgary. Elle est spécialiste des oeuvres de Gabrielle Roy, de littérature de jeunesse et de traduction.